

Je ne suis pas venu
apporter la paix



AU DIABLE VAUVERT

Nicolas Martin

Je ne suis pas venu
apporter la paix



Du même auteur

FRAGILE/S, Au diable vauvert, roman, 2024

DANS MA MAISON SOUS TERRE, Esquif, novella, 2025

ISBN: 979-10-307-0784-7

© Éditions Au diable vauvert, 2026

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

À Hélène, ma sœur jumelle stellaire,
qui me manque chaque jour.

*Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ;
je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. Car je suis
venu mettre la division entre l'homme et son père, entre
la fille et sa mère, entre la belle-fille et sa belle-mère ; et
l'homme aura pour ennemis les gens de sa maison. Celui qui
aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de
moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est
pas digne de moi ; celui qui ne prend pas sa croix, et ne me
suit pas, n'est pas digne de moi.*

*Celui qui conservera sa vie la perdra, et celui qui perdra
sa vie à cause de moi la retrouvera.*

Matthieu 10:34

*Je sais les crimes que je vais commettre, mais ma colère
est plus forte que ma volonté, et c'est elle qui cause
les plus grands malheurs aux mortels.*
Médée, acte V – *Médée*, Euripide

Personnages

Le patriarche – agonisant

Colette – première épouse du patriarche, mère de Diane et Victor, décédée

Judith – seconde épouse du patriarche, mère de Rachel, Pierre et Marie

Diane – première fille du patriarche et de Colette

Victor – fils du patriarche et de Colette

Rachel – fille du patriarche et première fille de Judith

Pierre – fils du patriarche et de Judith, jumeau de Marie

Marie – fille du patriarche et de Judith, jumelle de Pierre

Guillaume – mari de Diane

Anwar – mari de Rachel

Aluna – fille d'Anwar et de Rachel

Maud – bonne

Gorri et Anaïa – chiens

L'action se déroule dans une ferme isolée au fin fond d'une vallée pyrénéenne.

ACTE I
Marie

22 h 41

Le va-et-vient chuintant des essuie-glaces.

Des trombes d'eau se déversent sur le pare-brise. La route s'est rétrécie en un lacet qui serpente sur une seule file entre les blocs de granit noir de la montagne, au milieu d'une masse chaotique et compacte de troncs de pins luisants. De vastes nappes de brouillard dissimulent presque entièrement la chaussée. Le vent fait résonner un long meuglement plaintif qui engloutit la voiture. Un filet de voix indistinctes entrecoupé d'interférences s'échappe de la radio, dont l'écran teinte la pénombre de l'habitacle d'une lueur bleuâtre.

Marie se pince la racine du nez entre le pouce et le majeur. Elle soupire.

Elle est courbée sur le volant, elle roule à vingt tant la visibilité est mauvaise. Plus de huit heures qu'elle a pris la route, après une semaine de travail cauchemardesque – un projet de réhabilitation hypercomplexe, aussi excitant qu'une partie de *Tetris* sous kétamine dans des montagnes russes avec les bras dans le plâtre. L'image lui arrache un sourire.

Elle repense à cet après-midi de la fin du mois de mars. Il pleuvait déjà à verse. Les allées de la foire du Trône, désertes. Elles étaient seules, trempées, euphoriques. Elles avaient pris un demi-ecsta et déambulaient entre les stands dont les lumières criardes, vertes, rouges, bleues et jaunes se diluaient dans les vastes flaques d'eau qui parsemaient le bitume. Elles étaient montées ensemble dans les montagnes russes, alors qu'elle déteste ça. Elle se souvient du creux dans le sternum lorsque le wagon tombe dans le vide, de leurs mains enlacées, serrées si fort, de leurs joues fouettées par la pluie glacée, de la mèche de cheveux mouillés qui s'insinue dans sa bouche, de leur long cri, de leur fou rire à l'arrivée. De son baiser. De ses lèvres douces et chaudes. De son haleine de bière et de chewing-gum à la chlorophylle.

Son sourire s'efface, une boule se forme au fond de sa gorge. Elle secoue la tête. Ce n'est pas le moment de ressasser les souvenirs. Vraiment pas.

D'un geste mécanique, Marie augmente le volume de l'autoradio. Les voix s'amalgament au bourdonnement statique. Elle perd le signal, appuie sur l'écran pour changer de station mais la bande FM défile sans se fixer sur aucune fréquence.

À côté d'elle, Pierre ronflotte. Sa tête bascule mollement à chaque virage serré, sans perturber son sommeil. Depuis qu'ils sont gosses, il a toujours fait ça. Il dort en voiture comme s'il avait englouti une boîte entière de Valium. Surtout dans l'heure avant d'arriver. Comme s'il ne voulait pas être conscient du voyage. Comme s'il refusait l'idée d'y retourner. Du coup, c'est elle qui conduit. À chaque fois.

Elle lui tapote la jambe.

— Hey! Vieux tas!! Réveille-toi, on est presque arrivés.

— Mmmh...

— Allez, occupe-toi de la musique s'il te plaît, on capte plus rien, je suis crevée...

Pierre se recroqueville contre la portière passager.

— Pierre, fais un effort, merde!

Le va-et-vient chuintant des essuie-glaces.

Le grésillement blanc de la radio.

Le martèlement de la pluie.

— Mmmon a passé la croix de Saint-Yves?

— Euh... non, pas encore, on doit pas être loin...

— Réveille-moi quand on est là-bas.

— Non mais t'es sérieux?

Marie lui donne une violente claque sur la cuisse.

— Tu pourrais faire un effort putain... Ça fait une heure que je conduis dans ce temps de merde, je sors d'une semaine pourrie, ça me fait vraiment pas plus plaisir qu'à toi d'y aller et toi tu roupilles tranquille, tu fais chier sérieux!

— Aouh!

Pierre masse sa jambe, les sourcils froncés.

— Ça va, ça va... pas besoin de commencer le drame maintenant... on va en avoir bien assez cette semaine.

Il s'étire et pousse un bâillement sonore en se frottant les yeux.

— Ah oui la vache! C'est vraiment un temps de merde.

Pierre saisit le téléphone connecté à la voiture, allume l'écran et lance une appli musicale.

— Tu veux écouter quoi?

— N'importe... mets ta playlist de fête, je suis pas d'humeur à subir un de tes groupes électro neurasthéniques.

— Playlist de fête donc... – répète-t-il dans un demi-sourire.

Une mélodie enjouée de percussion et de sifflets emplit l'habitacle.

dekalekatan, dekalekatan... ohé ohé

— Non Pierre... allez, arrête tes conneries... vas-y mets de la vraie musique, j'ai pas la force là...

Pierre ricane, l'air narquois. Il se met à chanter, en levant tour à tour les index vers le plafond.

— Au baaaa! Au bal masqué ohé ohé... elle danse elle danse elle danse au bal masqué...

— Pierre, s'il te plaît!

— Elle ne peut paaaaas s'arrêter ohé ohé... de râler râler râler râââââââââler...!

— Mais qu'il est chiant...

Pierre chatouille la joue de Marie du bout de l'index.

— Ben voilà... tu vois, t'as pas complètement oublié comment sourire.

Marie chasse sa main d'une légère tape.

— Allez, change.

Pierre pianote sur l'écran du téléphone. Les doux accords mineurs d'un piano résonnent, vite accompagnés d'une voix féminine légèrement rauque et de quelques cordes éparses.

— Donc entre la Compagnie créole et ta musique islandaise dépressive, y'a aucun intermédiaire?

— Je fais avec ce que j'ai dans mon téléphone...

— On arrive à Saint-Yves... profite-en pour télécharger d'autres morceaux si tu veux pas t'ouvrir les veines avant l'aube du deuxième jour.

— Parce que t'as encore l'espoir qu'elle nous laisse les téléphones? Dans ces circonstances? C'est ta nouvelle psy EMDR qui génère ce type de fantasme?

— Merci Peyo, je passe vraiment un voyage délicieux...

Le halo pâle des phares dans la brume s'étirole à mesure que la pluie s'affine. Le ruban d'asphalte craquelé, parsemé de

feuilles et d'aiguilles mortes, réapparaît devant les roues de la voiture. Deux petites rivières d'une eau jaunâtre chargée de gravats dévalent de chaque côté, le long des ornières. De part et d'autre, les ramures serrées des pins et des hêtres laissent apparaître les fragments d'un ciel obscur et nébuleux, tirant sur le violet, et la lumière diffuse d'un croissant de lune dissimulé sous l'épaisse couche de nuages. Une série de virages abrupts débouche sur un belvédère naturel, un aplomb rocheux occupé en son centre par une croix étroite aux bras pattés, au sommet d'une haute colonne de pierre grise. La musique est interrompue par une série de bips et de vibrations. Pierre tapote sur l'écran de son téléphone, Marie ralentit et se gare sur le promontoire. Elle soupire.

— Dernier arrêt avant l'enfer...

Pierre lui passe la main sur le cou et lui fait un léger massage de la nuque.

— Allez, courage. Je conduis les derniers kilomètres.

Marie se penche sur le volant et pose son front sur le dos de ses mains.

— Je sais pas si je suis prête. Je... je suis pas en état de subir ça.

— Personne ne l'est, Mar. Personne.

Il pose un baiser dans ses cheveux.

— Va te dégourdir les jambes. Dernier contact avec la civilisation, profite-en jusqu'à la dernière goutte!

Marie ouvre la portière. Un vent aux relents minéraux de moisissure et de pétrichor envahit la voiture. Un frisson remonte le long de sa colonne vertébrale. Elle attrape son manteau sur le siège arrière, l'enfile et sort. Devant elle, la vallée se déploie, obscure, jusqu'à se confondre avec les ténèbres. Sur le flanc des montagnes qui l'encadrent, la forêt exhale des grappes de brume qui flottent à la surface

des cimes. Çà et là, les rares éclats de lune qui percent la voûte de nuages noirs projettent des faisceaux de lumière blafarde qui teintent le paysage de touches de vert profond. Au loin, un tronc cède. Son craquement écrase brièvement le martèlement sourd de l'averse.

Les fines gouttes rafraîchissent ses joues brûlantes. Elle prend une grande respiration, rabat sa capuche, plonge ses mains dans ses poches et fait quelques pas. Elle aurait tant aimé qu'elle soit là, avec elle, tout de suite. Qu'elle l'accompagne, qu'elles affrontent ça ensemble. Qu'il la voie enfin telle qu'elle est, qu'elle prenne sa revanche, qu'il crève avec cette image tatouée sur la rétine, celle de sa fille en train d'embrasser une femme. Évidemment, les autres s'y seraient opposés, à part Pierre bien sûr. Enfin, même Pierre n'était pas complètement emballé par l'idée. À quoi bon, après tout ? À quoi bon s'infliger la réprobation, l'agressivité de toute la famille ? À quoi bon rendre ces jours encore plus pénibles qu'ils ne vont l'être ? De toute façon, la question est réglée. Elle n'est pas là. Elle n'est plus là. C'est fini. Elle sera seule. Seule avec son frère. Avec les autres. Son téléphone vibre contre sa hanche. Elle le sort, le déverrouille. Deux appels en absence. Quatre SMS. Message vocal.

C'est elle. Son cœur s'emballe. Elle appuie sur lecture, colle le téléphone à son oreille, mais le message ne charge pas. Elle n'a qu'une barre de signal. Elle réessaye, s'agace. À quelques pas, Pierre pianote des deux pouces sur son écran, les épaules voûtées et la tête auréolée d'un nuage de fumée de cigarette. Marie se rapproche de lui.

— Tu captés quelque chose ?

— Les textos passent oui. Pas toi ?

— Si, si... mais Camille m'a laissé un message, j'arrive pas à le lire.

— Ah... ben je sais pas, essaye près de la croix, ça fait peut-être antenne ?

Il sourit.

— Arrête j'ai pas envie de rire.

Elle lui tourne le dos, et rappuie sur l'icône de lecture. Le message indique qu'il charge. 0:00. Rien. Elle attend, fait nerveusement le tour de la croix. La barre de défilement se met à avancer. Elle colle le téléphone à son oreille. La voix de Camille est hachée. Elle distingue un mot sur cinq. Elle ne comprend rien, mais ça a l'air urgent. Elle regarde l'écran, essaye de faire revenir le curseur en arrière. Le message se remet à charger à 0:00. Plus rien. Elle enrage. Changement d'appli. sms. Le dernier est de Camille. Laconique.

Check tes mails et appelle-moi. Vite.

Changement d'appli. Mails. La boucle de chargement tourne. Tourne. Tourne. Tourne.

Un coup de klaxon tonitruant la fait sursauter. Son téléphone tombe.

Pierre est assis au volant, dans l'encadrement lumineux de la portière.

— Putain Pierre tu fais vraiment chier ce soir ! Merde !

— Allez viens, ça sert à rien ici, tu l'appelleras en douce de la maison quand tout le monde sera couché.

Marie ramasse son téléphone, essuie l'écran sur son pantalon et le déverrouille. Les mails ont chargé. Elle ouvre le premier. Elle l'ouvre mais elle n'a pas vraiment besoin de l'ouvrir. L'expéditeur suffit. Elle sait. Elle appuie sur la touche latérale pour l'éteindre et le range dans sa poche. Des larmes coulent, toutes seules. Le pire moment. La pire semaine. Toute sa vie s'effondre là, sous ses yeux. Elle réfrène une montée de sanglots et avance de quelques pas, jusqu'au bord du belvédère.

Le ciel s'est dégagé, et la lueur de la lune baigne une large part de la vallée en contrebas. Marie perçoit le babil tout proche d'un petit ruisseau, gonflé par les eaux de pluie. Le chant des grenouilles et des insectes nocturnes reprend peu à peu. Au loin, un léger froissement d'ailes trahit le passage furtif d'un oiseau de nuit. Des pas dans le gravier se rapprochent, et deux grands bras entourent ses épaules. La chaleur du visage de Pierre dans son cou, les poils de son éternelle barbe de trois jours la chatouillent, son odeur de tabac encore tiède et son parfum poivré, aux notes de cèdre.

— Pardon d'être chiant. Je suis hyper nerveux aussi. Mais on est tous les deux, on se quitte pas, et dans une semaine on oublie tout dans une piscine de champagne.

Marie se blottit contre son frère.

— Dans une semaine...

Elle essuie ses larmes.

— Pourquoi il existe pas un bouton avance rapide pour qu'on y soit tout de suite?

— Je vends mon âme pour un bouton avance rapide.

— Je suis sûre que ce que tu as en petite monnaie dans ta poche vaut plus cher.

— Ah parce que tu crois que tu vaux beaucoup plus que moi peut-être?

— Forcément, c'est moi l'aînée...

— De combien? Deux minutes?

— Deux minutes qui font toute la différence.

— Oui bien entendu.

Il lui souffle bruyamment de l'air dans le cou. Marie le repousse, un sourire triste.

— Arrête, j'ai vraiment pas envie de rire ce soir.

Pierre lui tend la main.

— Allez, respire un grand coup. On va y arriver. On a une semaine à tenir. Je suis là. Je t'aime.

Elle prend sa main, dépose un baiser sur sa joue et repose la tête contre son torse.

— On va y arriver.

Au loin, dans l'obscurité imperturbable de l'étroite vallée, un minuscule point lumineux scintille au cœur des arbres, à peine perceptible.

C'est la maison.

Leur maison.

Celle où leur père est en train de mourir.

23 h 13

Le faisceau des phares éclaire un minuscule chemin de terre défoncé parsemé de gros silex coupants et de profonds nids-de-poule, sur lequel ruisselle un flot abondant d'eau boueuse. La petite voiture gravit péniblement la côte, ses pneus patinent régulièrement sur le talus instable.

Pierre peste entre ses dents, alterne seconde, première, fait rugir le moteur pour franchir un dos-d'âne meuble. Le pare-brise disparaît sous une épaisse pellicule de projections beiges que les essuie-glaces ne font qu'étaler. La pluie s'est remise à tomber dru et tambourine si fort contre le toit qu'elle semble vouloir percer l'habitable.

— Putain que je déteste ce chemin de merde...

Pierre rétrograde et enfonce l'accélérateur pour se dégager du borbier. La voiture tressaute, dérape, mais les pneus avant finissent par trouver prise sur un relief rocheux et extirpent le véhicule de l'ornière.

— Allez bordel avance!!

— Pierre ça sert à rien de beugler, roule doucement s'il te plaît...

— Mais on le sait que le chemin est pourri à cette saison... pourquoi on se loue pas une vraie bagnole plutôt que se taper cette galère avec ta vieille caisse à chaque fois?

— Parce que ça coûte moins cher... enfin je sais pas, si ça te soule t'as qu'à t'en occuper au lieu de faire chier non?

Pierre se renfrogne, actionne la manette du lave-glace, en vain. Aucun liquide ne jaillit, et les essuie-glaces continuent à étirer la boue, finissant de rendre le pare-brise totalement opaque. Il frotte l'intérieur de la vitre du revers de la manche, sans que cela ne serve à rien. Agacé, il se plie en avant, pour tenter d'apercevoir la route mais la pluie battante devant les phares brouille tout.

— Mais quelle galère putain...

Marie, tendue, observe son frère maltraiter le levier de vitesse et enchaîner les reprises de plus en plus brusques. Le moteur gronde, les roues patinent, le véhicule renâcle mais avance, soubresaut par soubresaut. Pierre baisse la vitre et se penche à l'extérieur pour tâcher de distinguer quelque chose. Le fracas de l'averse emplit l'habitacle. Marie s'agrippe à la poignée de la portière. Pierre, instantanément trempé, braque d'un coup sec pour prendre un virage serré, rétrograde et écrase l'accélérateur. La voiture pivote mais chasse par l'arrière, Pierre repasse en première, le volant tremble entre ses mains. La voiture dérape et se met à glisser sur le côté. Pierre serre d'un coup le frein à main, passe au point mort et réenclenche la première. Le moteur rue mais les pneus s'embourbent, il accélère de nouveau, et au moment où il desserre le frein, la première saute dans un claquement sonore et la voiture continue sa lente glissade latérale.

— Pierre sois prudent, je...

— Je fais ce que je peux putain!

Pierre insiste, embraye, débraye et tente de repasser une vitesse, en vain. Les roues patinent dans le vide. Le véhicule s'immobilise sur le bruit du moteur en surrégime.

— Et merde PUTAIN!!!

Pierre frappe quatre coups violents sur le volant qui font mugir le klaxon. Le moteur toussote et cale. Il s'enfoncé dans le siège, furieux.

Silence.

Le battement frénétique de la pluie sur le toit.

Un nuage d'eau et de boue en suspension dans les phares.

Dans l'habitacle, leurs deux silhouettes se découpent dans la lumière des voyants rouges du tableau de bord.

Silence.

Marie approche la main de l'épaule de son frère.

— Pierre... écoute...

— Non mais c'est pas possible c'est une putain de malédiction, BORDEL!!

— Pierre...

Il sursaute quand elle le touche.

— Pardon... excuse-moi... je voulais pas crier, je... — il relève le menton et la fixe, les sourcils froncés — c'est vraiment le cauchemar que ça va être, hein?

Marie lui sourit, et lui caresse la joue.

— Oh, ça va être encore pire que ce qu'on imagine...

Ils sourient, tristement.

— Allez Peyo, prends ton sac, on laisse la bagnole ici, on reviendra la tracter demain avec le pick-up. T'as ton imper?

— Oui oui je l'ai pris. J'ai tellement la flemme, tu veux pas qu'on attende un peu que le temps se calme?

— Il est onze heures et demie, on a dit à maman qu'on arrivait ce soir, si on n'y va pas maintenant elle va paniquer... à pied on en a pour quoi, quinze, vingt minutes?

— Si on coupe par la forêt oui, si on reste sur la route, une bonne demi-heure.

— Oui ben une bonne demi-heure alors, traverser les bois en pleine nuit ça va aller...

— Une demi-heure sous la flotte gelée putain Mar sérieusement...

— On n'a pas le choix Peyo, allez sors ton imper... il est où?

Marie enjambe son siège et soulève le rabat de la plage arrière pour accéder au coffre. Elle décroche l'imperméable glissé sous les élastiques de l'un des deux gros sacs à dos, et le tend à son frère. Pierre se retourne pour l'attraper quand soudain la voiture bascule en arrière et se met à glisser.

— File le sac!

Marie empoigne le sac à dos par les lanières, tire un grand coup pour le dégager et le lui passe. La voiture poursuit sa glissade. Pierre ouvre la porte, jette son sac à l'extérieur, Marie lui tend le sien, il l'attrape, le jette également, et tous deux s'expulsent du véhicule qui dérive.

Pierre et Marie sont immédiatement trempés par une pluie froide qui transperce leurs vêtements. Marie enfile son manteau tandis que Pierre se débat avec l'imperméable.

La voiture s'immobilise quelques centimètres plus bas.

Marie remonte sa fermeture éclair, s'ébroue et réalise l'absurdité de la situation. À aucun moment ils ne risquaient de tomber dans un quelconque fossé. La voiture a juste dérapé un peu plus. Pierre finit d'enfiler les manches de son coupe-vent, pendant qu'à ses pieds, son sac baigne dans un ruisseau d'eau sale qui dévale le chemin de terre. Marie étouffe un rire.

Pierre sort la tête de la capuche, agacé.

— Franchement, je vois pas ce qui...

Marie lui indique d'un coup de menton la voiture immobile, puis l'état de son sac à dos entre ses pieds. Derrière lui, un éclair strie le ciel anthracite. Moins de cinq secondes plus tard, le tonnerre gronde. L'orage se rapproche. La pluie s'intensifie, glaciale. Marie essaye de se contenir. Pierre se mord les lèvres. Ils explosent tous deux d'un rire nerveux, le rire irrépressible qui sort quand tout fout le camp.

Pierre passe son sac dégoulinant sur ses épaules. Il tend la main à Marie, qui la saisit. Leurs doigts sont gelés. Ils entament l'ascension du chemin rocailleux sous des trombes d'eau. Tout au loin, sous le grondement battant de l'averse, un aboiement plaintif se répercute entre les flancs de la montagne.

Un autre lui fait écho. Puis un troisième.